

Je descendis chez le commissaire de la République des Sept-Isles. Un moment après, le drogman du pacha, informé de mon arrivée, vint me prendre pour me conduire chez Djezar qui me reçut dans un appartement où il était seul, et où il n'y avait pour tous meubles qu'un tapis. Il avait à côté de lui un pistolet à quatre coups, une carabine à vent, un sabre et une hache. Après s'être informé des nouvelles de ma santé, il me demanda si j'étais bien persuadé que lorsque l'heure de notre fin était sonnée dans le ciel, rien ne pouvait changer notre destinée. Ma réponse fut, que je croyais, comme lui, au fatalisme. Il continua à parler long-tems dans ce sens, et je vis qu'il affectait une extrême simplicité, qu'il voulait passer pour un homme d'esprit, et qui plus est, pour homme juste. Il me répéta plusieurs fois : « On dit que Djezar est barbare, il n'est que » juste et sévère. Priez le PREMIER CONSUL, ajouta-t-il, de ne pas m'envoyer, pour commissaire des relations commerciales, un borgne ou un boiteux, parce que l'on ne manquerait pas de dire que c'est Djezar qui l'a mis dans cet état. » Un moment après, il me dit encore : « Je desire que le commissaire que vous enverrez, s'établisse à Seïde : outre que ce port est le plus commerçant de mes États, cet agent ne serait pas nécessaire ici ; j'y serai moi-même le commissaire français, et vos compatriotes y recevront l'accueil le plus amical. J'estime beaucoup les Français. Bonaparte est petit de corps, mais c'est le plus grand des hommes ; aussi je sais qu'on le regrette beaucoup au Caire, et qu'on l'y voudrait avoir encore. »

Je lui avais dit quelques mots sur la paix entre la France et la sublime Porte, et il me répondit : « Savez vous pourquoi je vous reçois et que j'ai du plaisir à vous voir ? C'est parce que vous venez sans firman : je ne fais aucun cas des ordres du divan, et j'ai le plus profond mépris pour son visir borgne. On dit : Djezar est un Bosnien, un homme de rien, un homme cruel, mais en attendant je n'ai besoin de personne et l'on me recherche. Je suis né pauvre ; mon pere ne m'a légué que son courage : je me suis élevé à force de travaux, mais cela ne me donne point d'orgueil, car tout finit, et aujourd'hui peut être ou demain Djezar lui-même finira, non qu'il soit vieux, comme le disent ses ennemis (et dans ce moment il se mit à faire le manèment des armes à la manière des mameloucks, ce qu'il exécuta avec

beaucoup d'agilité), mais parce que Dieu l'aura ainsi ordonné. Le roi de France qui était puissant, a péri : Nabuchodonosor le plus grand des rois de son tems fut tué par un moucheron, » etc. Il me débita d'autres sentences du même genre, et me parla ensuite des motifs qui l'avaient décidé à faire la guerre à l'armée française. Dans tous ses discours on remarquait aisément qu'il desirait se raccommoder avec le PREMIER CONSUL et qu'il redoutait son courroux.

Voici l'apologue dont il se servit pour me démontrer les raisons qui l'avaient porté à la résistance. « Un esclave noir, me dit-il, après un long voyage où il avait souffert tous les genres de privations, arrive dans un petit champ de cannes à sucre ; il s'y arrête, se repaît de cette liqueur délicieuse et se détermine à s'établir dans ce champ. Un moment après, passent deux voyageurs qui se suivaient. Le premier lui dit : « *Salut, malec.* » (Le salut soit avec toi.) — Le diable l'emporte, lui répond l'esclave noir. Le second voyageur s'approche de lui et lui demande pourquoi il avait répondu aussi mal à un propos plein de bonté. J'avais de bonnes raisons pour cela, » répliqua-t-il ; si ma réponse eût été amicale, cet homme m'aurait accosté, se serait assis auprès de moi ; il aurait partagé ma nourriture, l'aurait trouvée bonne, et aurait cherché à en avoir la propriété exclusive. »



J'ai recommandé à Djezar les chrétiens, et surtout les couvens de Nazareth et de Jérusalem : Il m'a assuré qu'il les traiterait avec beaucoup d'égards. Je n'ai pas oublié les Mutualis ; j'ai reçu les mêmes assurances en leur faveur. Djezar m'a, différentes fois, répété que sa parole valait plus que des traités. Notre conversation fut interrompue, pendant quelques momens, par une musique militaire assez agréable, qu'il fit exécuter.

Son palais est bâti avec beaucoup de goût et d'élégance, mais pour parvenir aux appartemens, il faut faire une infinité de détours. Au bas de l'escalier se trouve la prison, dont la porte est toujours ouverte depuis midi jusqu'au soir. En passant, je vis une foule de malheureux qui y étaient entassés. On remarque, dans la cour, douze pieces de campagne, avec leurs caissons, extrêmement bien tenues. Jamais je n'ai vu un spectacle plus hideux et plus révoltant que celui du ministre de Djezar, que je rencontraï en sortant. Le pacha lui a fait arracher un œil et couper les oreilles et le nez. J'ai vu dans la ville plus de cent individus dans le même état. En voyant les domestiques de Djezar, et même les habitans d'Acre, on se croit dans un repaire de brigands prêts à vous assassiner : ce monstre a imprimé le cachet de son caractère atroce sur tout ce qui l'entoure.

J'ai eu lieu de voir à Acre le procureur de la propagande et celui de la terre sainte. C'est du premier et du commissaire des Sept-Isles que je tiens des renseignements exacts sur l'état actuel de la Syrie et sur les fortifications d'Acre, que je n'ai pu voir qu'en partie : il ne m'a pas été permis de les visiter. Le procureur de la terre sainte a été pénétré de reconnaissance envers le PREMIER CONSUL, pour la protection qu'il accorde à ces moines ; il m'a assuré que ma recommandation auprès de Djezar leur sera fort utile. Il fait tout, m'a-t-il dit, pour se raccommoder avec le PREMIER CONSUL. Ce qu'il y a de certain, c'est que Djezar a fait bien traité un bâtiment français qui avait été à Acre avant mon arrivée.

Djezar occupe toute la Palestine, à l'exception de Jaffa, où Aboumarak, pacha, se trouve assiégé depuis cinq mois, par neuf mille hommes. Ce siège empêche Djezar de faire, avec autant de vigueur qu'il le voudrait, la guerre à l'Emir des Druzes : ce dernier ne lui a rien voulu payer depuis un an.

Tripoli est tranquille dans ce moment : il n'en est pas de même d'Alep, d'où le pacha a été chassé. Damas a consommé sa rébellion contre la Porte ; non-seulement le pacha du divan en a été chassé, mais l'aga qui commandait la citadelle pour tous les Turcs, a été livré par ses soldats et a eu la tête tranchée. Ce pachalic resté au pacha rebelle, Abdalla, qui est une créature de Djezar : ce dernier venait de lui donner l'ordre et les moyens d'escorter les pèlerins de la Mecke. En un mot, presque toute la Syrie est à Djezar, et les Osmanlis y sont détestés comme en Egypte.

Les Mutualis vivent tranquilles dans leurs villages : on les a cependant obligés à quitter les bords de la mer.

Aboumarak en est aux dernières extrémités : c'est un homme déconsidéré et d'une cruauté qui égale, si elle ne surpasse pas, celle de Djezar ; les chrétiens la redoutent encore davantage et en éprouvent toutes les avanies possibles. Les moines du convent de Jaffa se sont retirés à Jérusalem.

Le 30 brumaire, je partis d'Acre ; et, comme les vents étaient contraires pour me rendre à Jaffa, je fis voile pour Zante, où j'arrivai le 13 frimaire. Je descendis le même jour, mais on nous mit en quarantaine. J'obtins cependant de me rendre chez le gouverneur et chez le commissaire français, escorté par des gardes de santé.